

d'un petit fusil et suivi d'un petit chien à courte queue. ils répondirent affirmativement, et l'Indien leur assurant que l'homme qu'il venait de dépeindre lui avait volé son gibier, ils voulurent savoir comment il s'y prenait pour décrire si exactement un homme qu'il n'avait pas vu. L'Indien répliqua : « Je sais que le vo- » leur est un petit homme, parce qu'il a entassé des » pierres pour pouvoir atteindre l'endroit où j'avais » pendu mon gibier ; je sais que c'est un vieillard, » parce qu'en suivant ses vestiges dans les bois j'ai vu » qu'il faisait de très-petits pas ; et je sais que c'est un » blanc, parce qu'il tourne ses pieds en marchant, ce » qui est contre l'usage des Indiens ; je sais que son » fusil est court, par la marque que la bouche du canon » a faite à l'écorce de l'arbre contre lequel il était » appuyé ; que le chien est petit, je le sais par la trace » de ses pattes ; qu'il a une courte queue, je le sais par » l'empreinte qu'il a laissée en se couchant sur le sable » pendant que son maître dérobaît mon gibier (1). »

Cela rappelle étrangement les inductions de Zadig, dans le roman de Voltaire qui porte ce nom (ch. III : Le chien et le cheval). Peut-être n'est-ce qu'une simple coïncidence : mais quelle est la source de Voltaire dans ce chapitre de Zadig ?

La sagacité des Indiens est confirmée par tant de témoignages qu'ils est permis de prendre le récit de M. Rézé comme une histoire vraie. Un autre missionnaire le P. de Smet, S. J., racontant dans le même Recueil son voyage aux Montagnes Rocheuses, disait (*ibid.* t. XIV. p. 61) : « A chaque pas nous pouvions tomber dans quelque embuscade. Aussi des vedettes étaient-elles envoyées dans toutes les directions pour reconnaître le terrain et sonder les défilés ; les moindres indices du passage de l'homme étaient soumis à un examen minutieux. C'est ici qu'on ne saurait trop admirer la merveilleuse sagacité dont la Providence a doué le sauvage : il vous dira, à la seule empreinte des pieds, quel jour l'Indien a dressé là sa tente, quel était le nombre des hommes et celui des chevaux ; si c'était un détachement de guerriers ou une bande de chasseurs ; il distinguera même à quelle nation ils appartiennent. »

Le P. de Smet revient encore sur ce sujet (t. XV, p. 464). La faculté d'observation est certainement développée par les nécessités de la vie, et ce sont des cas où le sauvage étonne le civilisé, comme l'animal étonne quelquefois l'homme par son instinct.

H. G.

JEAN DE L'OURS

II

M. Hippolyte Babou n'est pas le seul écrivain qui ait introduit dans notre littérature le type populaire de Jean de l'Ours. M. Luzel nous signale une nouvelle de Mérimée,

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, t. VI (xxxii cahier), p. 181.

mée, *Lokis* (1), qui côtoie notre légende. C'est à proprement parler une étude de pathologie mentale, avec un arrière-plan fantastique, et certainement inspirée à Mérimée par le conte de Jean de l'Ours. Mérimée était curieux de légendes autant que de langues ; il suffit de rappeler sa nouvelle *La Vénus d'Ille*, où il a rajeuni une légende fort répandue au moyen-âge.

H. G.

BARBE-BLEUE

I

Version des environs de Redon (Ille-et-Vilaine).

Un riche seigneur, nommé Barbe-Bleue, avait successivement tué les sept femmes qu'il avait épousées. Les têtes de ces malheureuses étaient suspendues par les cheveux au plafond d'un cabinet soigneusement fermé à clef et au-dessous se trouvait un bassin rempli du sang qui en tombait goutte à goutte.

Barbe-Bleue se remaria pour la huitième fois et quelque temps après partit en voyage en laissant les clefs de ses somptueux appartements à sa jeune femme.

— Voici, lui dit-il, sept clefs ; tu es libre de te servir des sept appartements qu'elles ouvrent, à l'exception du cabinet dont voici la petite clef et où je te défends absolument d'entrer. A peine le mari fut-il parti que la femme, tourmentée par la curiosité, alla ouvrir ce cabinet. A la vue de l'horrible spectacle, elle se troubla et laissa tomber la clef dans le bassin de sang. Elle la retira aussitôt et voulut l'essuyer, mais ce lui fut impossible ; plus elle frottait plus la clef devenait rouge. Elle attendit son mari avec une grande anxiété ; mais quand il revint elle composa son visage et se jetant à son cou :

— Tiens, mon petit mari, voici les clefs : une, deux, trois, quatre, cinq, six, et sept, voilà bien le compte. (Elle avait caché la clef sanglante dans son armoire.)

— Voyons, dit Barbe-Bleue ; une, deux, trois, quatre, cinq, six. Mais il n'y en a que six !

— Mais mon petit mari, tu te trompes ; recomptons si tu le veux : une, deux, trois, quatre, cinq, six et celle-ci, cela fait bien sept.

— Une, deux, trois, quatre, cinq, et six. Où est la septième ? Je veux le savoir.

Force fut à la femme d'aller chercher la maudite clef.

— Ah ! dit Barbe-Bleue, je comprends ; eh ! bien, comme tu as vu, tu seras ! Monte dans ta chambre, tu revêtiras tes habits de noce et redescendras recevoir le châtimement de ta désobéissance.

— La jeune femme courut aussitôt trouver son chien et son coq favoris. Au premier elle commanda d'aller en toute diligence avertir ses parents qui demeuraient bien loin. L'intelligente bête pencha la tête un peu de côté, et reçut dans son oreille la lettre de sa maîtresse et partit comme un trait. Au second elle demanda d'aller se

(1) Cette nouvelle a d'abord paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1869, et ensuite elle a été réimprimée dans un volume de Mérimée intitulé : *Dernières Nouvelles*.

percher sur la faite de la maison et de l'avertir quand il verrait arriver du monde. Puis elle monta dans sa chambre et commença de s'habiller, mais le plus lentement possible, pour gagner du temps.

— Vas-tu bientôt descendre ?

— Tout de suite, je mets ma jupe.

— Vas-tu bientôt descendre ?

— Tout de suite, je mets ma robe.

— Vas-tu bientôt descendre ?

— Tout de suite, je mets mes gants.

Et elle trouvait maints prétextes pour ne pas descendre.

D'un autre côté le dialogue suivant s'établissait entre elle et le coq :

— Coqueliquet ! coqueliquet ! chantait le coq.

— Oh ! dis-moi, ne vois-tu rien venir ?

— Oh ! si ! oh ! si !

A cent lieues les voici.

— Coqueliquet ! coqueliquet !

— Oh ! dis-moi, ne vois-tu rien venir ?

— Oh ! si ! oh ! si !

A vingt lieues les voici.

— Coqueliquet ! coqueliquet !

— Oh ! dis-moi, ne vois-tu rien venir ?

— Oh ! si ! oh ! si !

A une lieue les voici.

— Coqueliquet ! coqueliquet !

— Oh ! dis-moi, ne vois-tu rien venir ?

— Oh ! si ! oh ! si !

Au portail les voici !

Les parents arrivent à temps pour empêcher Barbe-Bleue de trancher la tête à sa femme. Ils la mettent sur un char et l'emmenent, mais Barbe-Bleue mugissant comme un taureau, court derrière :

— Rends-moi la bague que je t'ai donnée.

— Tiens, la voilà.

— Rends-moi les diamants que je t'ai donnés.

— Tiens, les voilà.

— Rends-moi les riches vêtements que je t'ai donnés.

Et la jeune femme est obligée de se dépouiller presque entièrement pour se débarrasser de son mari.

E. R.

LES VAISSEAUX FANTASTIQUES

VII.

La tentation de saint Maxime.

On lit dans la vie de saint Maxime, Evêque de Riez, écrite par Dinamius Patrice, que, le Saint étant sur le bord de la mer, le Démon lui fit voir comme un vaisseau chargé et des matelots qui y faisaient leur métier ordinaire. Deux abordèrent le saint homme, lui dirent qu'ils étoient venus dans le pays pour exercer le négoce. Ils ajoutèrent qu'ils connoissoient le saint, qu'on le désiroit

si fort au-delà de la mer qu'ils n'ambitionnoient rien tant que de le transporter à Jérusalem après l'avoir heureusement rencontré contre leur attente ; que ce voyage ne lui feroit que de l'honneur, y étant désiré comme il l'étoit ; mais le saint, reconnaissant l'illusion et la fourberie de Satan, se munit aussitôt du signe de la Croix, implora le secours du Ciel, reprocha au Démon sa foiblesse et sa fourberie, et à l'instant le faux vaisseau disparut.

Traité du Signe de la Croix, etc. par le R. P.
N. COLLIN, Paris, 1775, p. 193.

H. G.

LE JEU DE SAINT-PIERRE

III

Il existe d'Abraham ibn Ezra (rabbin espagnol, 1098-1167) un opuscule intitulé « Tahboula » (stratagème), qui a précisément pour sujet le jeu de Saint-Pierre. Ibn Ezra, se trouvant sur mer avec 15 de ses disciples et 15 vauriens et une tempête obligeant le capitaine à jeter à la mer la moitié des passagers, imagina de sauver ses élèves par cette ruse d'arithmétique. Cet ouvrage a été traduit en allemand, par Schwenter, *Deliciae physico-mathem.* Nuremberg, 1623, p. 79 ; en latin, par Pfeiffer, en 1665.

M. Steinschneider, à qui j'emprunte ces renseignements (*Catalog. librorum hebr. Biblioth. Bodleianæ*, col. 687 et *Zeitschrift für Mathematik und Physik*, 1880), cite encore d'autres écrits où se rencontre ce jeu :

Fabula de 15 Judæis et 15 Christianis, ms. de la Bibliothèque Bodléienne, 2539, 43, 22, 19, du commencement du XVII^e siècle ;

Sors cujusdam de XX christianis totidemque indæis com. bis duo nam niuei (sic) presunt et Vnigelli, ms. de Berne, 704 ; indiqué dans Riese, *Anthol. latina*, II, 185, note ;

15 *Türken u. Christen*, dans Konrad Spæt, *Historische u. gute Schwänke des Meister Hans Sachs*, Pesth, 1818, p. 40 ;

Histoire qui arriva entre des Juifs et des Chrétiens, ms. arabe, en caractères hébreux, à la Bibliothèque Bodléienne, n° 212, fonds Uri, n° 394 du catalogue Neubauer.

M. Steinschneider croyait d'abord que le jeu d'Ibn Ezra provenait de celui qu'on lit dans le Secret des Secrets, de Jahia ibn Al-Batrik (VIII^e siècle), mais il a probablement renoncé à cette conjecture puisqu'il n'en parle plus dans la *Zeitschrift*. En tout cas, j'ai examiné ce passage de l'écrivain arabe et ai reconnu sans peine qu'il s'agit d'un autre amusement arithmétique sur le chiffre 9.

Il serait intéressant de savoir si Ibn Ezra a eu des devanciers. S'il en a eu, ce que je crois, ils devront être cherchés chez les Arabes.

Israël Lévi.